

~I~

Il s'appelait Sire Astrévic, et j'ai eu l'honneur de l'accompagner. Il m'aida à devenir ce que je suis aujourd'hui.

L'époque de ma vie que je vais vous conter ici est fort lointaine, et pourtant bien présente encore dans ma mémoire. J'étais alors bien jeune, farouche comme un cerf, avide de combats et d'honneurs, comme peut l'être un adolescent. Je rêvais d'être un Chevalier, et d'avoir ma place à la Table Ronde du roi Arthur. Mais ce n'était pas avec mes 16 ans que je pouvais être considéré comme tel. Il me fallait faire mes preuves. J'enviais secrètement tous ces hommes en armure, portant heaume et bouclier, l'épée toujours au service de Dieu, de la veuve et de l'orphelin, en toutes occasions.

Il est vrai cependant que ma vêtue laissait parfois à penser que jamais je ne saurais tenir une épée... je n'avais rien du chevalier, ni du marchand de la ville et moins encore du noble châtelain. Il n'en reste pas pour autant que mon cœur à lui seul me rendait un peu de ce que mon apparence m'enlevait ... j'étais connu pour être un bon enfant, et mes amis savaient que ma loyauté était sans pareille. De cela mes parents étaient fiers...

Nous habitons tous trois une auberge, au sud du Royaume d'Angleterre sur une route assez peu fréquentée par les marchands, où cependant quelquefois, un noble ou un homme d'église venait y trouver gîte et couvert.

Un jour d'automne, de ces merveilleuses journées où l'on sent la présence encore palpable de l'été, alors que je tentais en vain d'accorder ma

viole, confortablement étendu au pied d'un immense chêne toujours vert, me parvint aux oreilles un formidable bruit de fers s'entrechoquant, se rapprochant sur ma droite. Je tournai vivement la tête dans cette direction, et j'aperçus, à travers les fourrés qui longeaient le chemin, des éclats d'une lumière éblouissante accompagnant ces étranges sonorités, inhabituelles en ces lieux paisibles. A l'affût tel un félin, j'attendais avec impatience de voir quelle pouvait en être l'origine.

Soudain, au paroxysme de toute tension, je vis, accompagné d'un léger nuage de poussière, apparaître un cheval. Sa robe originellement blanche s'était ternie à la suite du long voyage qu'il venait d'effectuer. Il était superbement monté par un homme paraissant sortir tout droit des plus merveilleux récits des ménestrels. Ce dernier portait une armure lisse comme un miroir, sur laquelle était posé un pan de draperie de couleur orangée. A sa taille une boucle du plus bel ouvrage attirait l'œil et semblait lui conférer une immense puissance. Sur son dos pendait une longue cape blanche, contrastant par son éclat avec la robe fanée du cheval, accrochée à son épaule gauche par une croix de fer, également ciselée avec finesse et qualité. Le chevalier renvoyait la lumière du soleil avec une force telle, qu'il était presque impossible de le regarder plus de quelques secondes sans en être ébloui. Au sommet de son heaume se dressait un ensemble de plumes flamboyantes qui terminaient avec majesté son noble visage. A son côté, balançant au gré des pas du cheval, une épée au long manche d'ébène, dans un fourreau orné de nombreuses pierres précieuses, brillait de mille feux. A la pointe de sa lance claquait au vent un pennon aux couleurs douces et harmonieuses.

Dans cette vision, tout n'était que lumière, et j'étais complètement ébahi, les yeux brillants de joie. Je réalisais alors que j'avais retenu ma respiration depuis son arrivée. Il regarda dans ma direction sans me voir vraiment. Malgré mon regard insistant posé sur lui dans l'espoir d'un mouvement d'intérêt, il détourna les yeux et se dirigea lentement vers l'auberge.

Mon père était parti depuis l'aurore avec sa charrette chercher du bois pour l'hiver ; je me précipitai à l'intérieur pour prévenir ma mère de l'arrivée imminente de ce merveilleux visiteur. J'eus beaucoup de mal à lui expliquer la situation tellement mon bégaiement était prononcé, et c'est seulement après avoir repris mon souffle et calmé mon enthousiasme que je pus le faire correctement. Encore tremblant d'émotion, je restai un long moment caché dans la cuisine, écoutant le visiteur entrer et demander à ma mère venue l'accueillir :

- *“Gente Dame, ce gîte pourrait-il accueillir pour une nuit un chevalier à la recherche d'un lit et d'une écuelle de soupe. Il m'est grand besoin de régénérer mon corps fatigué par la longue route effectuée”*, et monter à la suite de ma mère à l'étage où se trouvaient les chambres.

Lorsqu'elle revint dans la cuisine, enfin je pus sortir de mon silence, apeuré autant qu'impressionné de cette apparition presque magique. Je noyais alors ma mère de questions, tant et si bien qu'elle du me faire taire pour pouvoir y répondre.

- *“Tu n'auras qu'à les lui poser toi-même, ce soir, je dois préparer le souper.”*

Et je dus en effet tempérer ma fougue et ma curiosité, car le chevalier ne reparut point avant le souper.

oOo

Dès l'instant où, tendu de tous mes muscles sous le poids des énormes bûches qui devaient alimenter le foyer, j'entendis le bruit des pas de notre visiteur descendre l'escalier de bois, je me sentis de nouveau transporté de joie, à tel point que toutes les bûches que je portais frappèrent le sol dans un fracas épouvantable. J'eus alors droit aux remontrances de ma mère, juste devant l'homme qui était à l'origine de mon trouble ; la honte me submergea et des larmes de dépit commencèrent à perler de mes yeux. Le chevalier me dit alors en m'aidant à ramasser les bûches :

- *“Peut-être as-tu trop présagé de tes forces, laisse moi t’aider !”*. Et malgré les imprécations de ma mère à mon égard, je ne pus qu’exprimer ma reconnaissance envers ce défenseur providentiel en éclairant mon visage d’un large sourire.

Quelques instants plus tard, la vieille charrette de mon père brinquebalait bruyamment en direction de la grange, et sur la demande de ma mère, j’allais à sa rencontre pour l’aider à décharger le bois qu’il nous rapportait.

Quand je revins avec mon père, nous n’étions point présentables et nous dûmes aller nous laver avant de redescendre auprès de notre convive.

Voir mon père et le chevalier d’un même regard prêtait à rire. En effet mon père, bien que bâti comme dans de la pierre, contrastait terriblement avec ce merveilleux voyageur, et on sentait que ce dernier, de par son allure fière et digne, avait plus encore en lui que la simple force physique. Même sans son armure, rayonnait de lui comme une lumière diffuse, mais toujours présente, qui réchauffait le cœur de ceux qu’il regardait. Ses yeux, profonds du bleu des océans, ouvraient mon esprit à de très hautes applications de l’imagination. Le regarder signifiait pour moi partir dans des contrées inaccessibles où quelque belle princesse sommeillait en paix, et où quelque dragon veillait tranquillement dans le fond de quelque sombres grottes inaccessibles. Si je croisais son regard et qu’il s’attardait un instant à me fixer, je me sentais transporté dans des mondes lointains où le bonheur et la joie étaient les seules notions existantes et où l’on ne s’interrogeait jamais sur son lendemain...

Et un grand éclat de rire tonitruant de la part de mon père me sortit de mes voyages extraordinaires : après avoir raconté son histoire amusante habituelle, il décida que nous allions passer à table.

Elle était, ce soir-là, inhabituellement chargée de viande et de sauces diverses. Il me vint à l’esprit que le chevalier était un hôte de marque, sans doute un seigneur voyageant de par le monde, et qu’il avait du déboursé une somme

importante, car se trouvait sur notre table l'une des quelques poules qui n'étaient réservées qu'aux grandes occasions.

Le hasard fit que je me trouvais placé juste en face de celui pour qui tant de fastes avaient été déployés, et je pus alors le regarder à loisir et m'envoler vers des mondes féeriques... Je me voyais tel un oiseau traverser le ciel, perçant les nuages de mes ailes blanches, montant toujours plus haut vers les nues, découvrant les étoiles derrière ces voiles de vapeur blanche, et me perdant dans l'infini au-delà du soleil...

Et alors que je m'élançais encore plus haut d'un formidable coup d'aile, je me sentis à nouveau réintégré avec fort peu de douceur dans mon corps par la voix tonitruante de mon père. J'eus à ce moment-là, et pour la première fois, une envie de fuir loin de lui, de son désir de m'empêcher de rêver, d'être libre, de vivre ce que j'étais réellement. Ce fut comme par hasard cet instant que le voyageur choisit pour nous conter son odyssée d'une voix gracieuse et mélodieuse, m'enlevant, pour quelques instants, à mes tristes pensées :

- *“Je m'appelle Sire Astrévic, seigneur de Keith. Mes terres sont situées sur les haut-plateaux du Nord de l'Ecosse. Je vais Dieu seul sait où.”* Après un long silence pendant lequel il nous regarda attentivement comme pour ménager son effet, il reprit : *“Si mon chemin m'a conduit jusqu'ici, ce n'est pas par pur hasard. Vous savez, si vous m'avez accueilli avec autant de bienveillance, ce n'est pas pour mon apparence, et d'autres voyageurs vêtus plus richement mériteraient aussi ce repas, et pourtant...”* Il s'interrompit, comme frappé et me fixa quelques secondes. Mes pensées étaient toutes dirigées vers une question pour moi primordiale à cet instant-là : Pourquoi était-il là ? Il poursuivit : *“Jeune homme, je crois déceler en tes yeux un ardent désir d'en savoir plus sur ma vie ! Je m'en vais donc te contenter, puisque cela te tient à cœur... Avant mon départ, il y a maintenant plus de quelques mois, tout en moi me poussait à faire ce voyage. Il se voulait long et harassant, mais je savais d'avance que le but serait à la hauteur de mes efforts. Bien que mon proche entourage se soit habitué à*

mes frasques, cette idée ne leur a point plu outre mesure. Tous, jusqu'à ma concubine m'ont tenu pour insensé, prenant le parti de l'évidence de la défaite, et c'est contre tous leurs conseils les plus appuyés que je suis parti...

La nuit de mon départ était claire, la pleine lune brillait haut, entourée de son halo d'étoiles, lointaines et pourtant si présentes. Mon cheval, Ontirial, le plus vif et le plus fougueux de toutes mes écuries, était ce soir-là étrangement calme, comme s'il sentait l'importance implicite de ce voyage que nous allions entreprendre. Et tandis que la chouette faisait entendre son hululement au loin, nous nous mîmes en route vers le sud.

Le chemin se perdait devant nous, comme le reste du paysage. J'avais décidé de partir de nuit à l'abri des regards. En effet, je voulais ce départ discret et même secret. Au château, mon frère me remplace dans mes décisions, et je serai soi-disant souffrant et invisible. Je ne désirais pas affoler mes gens en partant sans raison valable pour eux. Ainsi ils s'inquiéteraient moins. Lorsque, peu avant l'aube, je quittais mon territoire, je n'avais pas rencontré âme qui vive, à l'exception de quelques animaux errant dans la nuit.

Dès lors que le soleil se leva sur les terres de Sire Thurnstone, seigneur d'Ingsturn, régnant sur la contrée attenante à la mienne, les paysans commencèrent à aller aux champs, à continuer les premières récoltes de fruits de la belle saison ; et je fus simplement considéré comme un simple chevalier en quête d'aventures et de voyages”.

- “Mais quel était le but de votre voyage, sire ?” m'exclamais-je.

- “Je n'avais aucun but, et j'avance toujours vers le sud sans réelle destination. Je sentais juste au fond de moi que j'avais quelque action à accomplir dans cette région ... et pas seul.”

Tout aussi excité que peut l'être un aigle à la recherche de sa proie, je lui demandais des précisions sur ces derniers mots qu'il avait dit sur un ton quelque peu mystérieux. Un silence aussi intrigant que sa dernière phrase s'installa alors

dans la pièce, tandis que derrière nous le feu crépitait en léchant les bûches, s'amusant de gauche et de droite à dévorer la mousse qui les recouvrait.

Un long moment passa, sans que personne ne fasse plus de bruit que celui de sa propre respiration. Enfin il reprit la parole :

- *“Quand je n'étais encore que dans mon berceau, ma mère, Paix à son âme, me racontait souvent que j'aurai un jour à quitter les miens pour me diriger vers le sud, et que j'y rencontrerai un jeune homme blond, à qui j'enseignerai l'art de la Chevalerie, et qui, lui, m'apprendrait de par son innocence et sa naïveté à redécouvrir les grandes lois de la Nature et de l'Homme. Je suis aujourd'hui à sa recherche...”*

Inconsciemment, lorsqu'il parlait, je passai nerveusement ma main dans mes cheveux dorés comme le blé mur...

Cette nuit-même, dans mon sommeil, m'arriva une voix grave, accompagnée d'images de batailles, d'épées et de sang. À mon réveil, malgré l'effort que je fis pour m'en souvenir, seuls quelques mots de cette voix filtrèrent à la couche consciente de ma mémoire. Des mots simples que je ne tarderai pas à entendre à nouveau...